

Jeudi 23 juillet Place Raimu: Virginie Teychené 4tet avec Gérard Maurin (b), Jean-Pierre Arnaud (dm), Stéphane Bernard (p) et en invité Olivier Ker Ourio (hca).

Il est des soirs où l'on trouve la vie plus belle que d'habitude, et où l'on se dit qu'on est bien sur la terre. Ce fut le cas au concert de Virginie Teychené. Elle apparaît entourée par son trio, vêtue d'une robe élégante et moulante, tout de suite habitée par sa musique, touchante et sensuelle, souriante, détendue, comme si elle nous recevait dans son salon. En communion avec le public. Elle va chanter comme jamais, libérée de tout, s'aventurant dans des aigus qui la surprennent elle-même. Et puis on sent la complicité, la fraternité, l'amitié, la tendresse entre elle et ses musiciens qui lui colle à la voix. Gérard Maurin, discret derrière la contrebasse, pilote cette embarcation de luxe, qu'il ancre dans les profondeurs du jazz; il est aussi l'auteur des arrangements qui sont un écrin d'apparat pour la chanteuse. Stéphane Bernard semblait vivre au Jardin des Délices derrière son piano, alter ego de la chanteuse, et Jean-Pierre Arnaud est un batteur au swing irréfragable, plaçant ses figures avec discrétion au moment précis et précieux où elles doivent être. Quelques solos seulement, essentiellement du pianiste, tant l'orchestre est un ensemble à trois voix contrapunctiques, enroulant la chanteuse et la portant dans son chant divinement beau. Et ce soir l'harmoniciste Olivier Ker Ourio était l'invité, ce continuateur de Toots Thielemans. Lui aussi fit des merveilles, emporté par le groupe, avec lequel il partage une longue fréquentation musicale.

Programme dense et diversifié. Des chansons en français, en anglais, en brésilien, langues que la chanteuse possède parfaitement. Des standards: «I'm Going Go Fishin'» d'Ellington et Peggy Lee, ainsi que «Lester Leaps In (I Got the Blues)». «I aint't Got Nothing but the Blues», vision personnelle et riche du blues. «I loves you Porgy» sur lequel Virginie déploie toute sa sensibilité, sa subtilité. Du Nougaro aussi avec «Allée des brouillards», très tendu et «A bout de souffle sur le Blue Rondo à la Turk» où elle réussit à chanter ce flux de mots à une vitesse incroyable, à la perfection: on en reste le souffle coupé. Une belle interprétation de l'émouvant et tendre «Petit bal perdu» rendu célèbre par Bourvil. «Zingaro» de Jobim, qui nous valut une fabuleuse intro du pianiste. Un duo fracassant entre la chanteuse et le batteur. Un bel échange harmonica-contrebasse sur un thème inédit de Maurin, plusieurs rappels dont pour terminer une interprétation sublime de «Quel joli temps (septembre)» de Barbara, où les mots chantés par Virginie se font pure poésie. Elle me dit qu'elle avait hésité à la chanter car cette chanson intimiste demande un silence total pour être goûtée, et qu'elle avait senti la chaleur, la réception de ce public, qu'alors elle s'est dit: on y va! Et ce fut l'apothéose.

**Serge Baudot**  
**texte et photos**